Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 8 (1911)

Artikel: Une édition définitive d'André Chénier
Autor: Cornut, Samuel
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-748570

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

UNE ÉDITION DÉFINITIVE D'ANDRÉ CHÉNIER

Enfin, nous possédons cette édition à la fois critique et complète des *Poésies* d'André Chénier, que nous attendions depuis si longtemps! La publication n'en est pas encore achevée, puisque, aux deux volumes déjà parus, en succèdera un troisième[1]). Mais elle est déjà assez avancée pour qu'on puisse en apprécier tous les mérites; d'autant plus que le volume qui reste à publier contiendra les *Elégies*, les *Odes*, les *Iambes*, c'est-à-dire des morceaux de Chénier que tout le monde connaît déjà.

Destinée tragique que celle de l'homme de génie qui mourut, à trente-deux ans, sur l'échafaud révolutionnaire, et dont les vers ne furent publiés que vingt-trois ans après son supplice, dans une édition tronquée et même truquée! Il a fallu attendre près de cent-vingt ans l'édition définitive qui nous rendît enfin toute l'œuvre inachevée et toute l'âme si noble du décapité de la Terreur.

I.

Comme, pour beaucoup de nos lecteurs, la littérature française est moins familière que celle d'Outre-Rhin, je me permettrai de rappeler qu'André Chénier est né, en 1762, à Constantinople, d'une mère grecque. Il est donc venu au monde avec, dans le sang et dans les yeux, la claire vision de ce génie antique dont il devait être l'un des modernes évocateurs. Ce fut là de très bonne heure sa vocation consciente; mais là ne se bornaient pas ses ambitions: ses imitations des Anciens n'étaient à ses yeux qu'un apprentissage poétique qui lui permettrait, une fois parvenu à la maîtrise, de transformer à son tour en poésie toute la vie et toute la pensée modernes, dans des œuvres d'une beauté antique. C'est ainsi qu'il faut entendre le vers fameux où se résume tout l'art de Chénier:

Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques!

---

[1]) Œuvres complètes d'André Chénier, publiées d'après les manuscrits, par *Paul Dimoff*. Tome I: *Bucoliques*. Tome II: *Poèmes, Hymnes, Théâtre*. Paris, Delagrave, 1908 et 1911.

Tels étaient les rêves, tels étaient les essais du jeune Chénier encore élève au collège de Navarre, à Paris; car on l'avait amené en France dès l'âge de trois ans. Mais, tout en se vouant ainsi à un art qu'il devait renouveler entièrement en le retrempant aux sources antiques, à une époque où les poètes français s'appelaient Delille et Saint-Lambert, il ne restait étranger à aucun des grands mouvements de la vie publique et de la pensée contemporaine. En 1784, il voyageait en Italie et en Suisse; un des premiers, il essayait de peindre en beaux vers la grandeur de nos Alpes et la fraîcheur de nos vallons:

O lac, fils des torrents, ô Thoune, onde sacrée . . .

Il épousait avec enthousiasme les idées de l'école „philosophique", et sourtout les théories scientifiques de Buffon. Les événements politiques qui, dès 1789, amenèrent la Révolution, le rendirent attentif, tout frémissant de généreuse ardeur pour la jeune République. Car ce poète était un homme d'action, un journaliste militant. Mais, dès que les Jacobins firent glisser la France sur la pente fatale qui devait aboutir à quatre-vingt-treize, la foi révolutionnaire de l'apôtre se changea en dégoût, en héroïque indignation; il osa cingler du vers vibrant et sifflant de ses *Iambes* les tout-puissants démagogues, les Collot d'Herbois, les Robespierre, les Marat. Arrêté, le 7 mars 1794, incarcéré à St-Lazare, il fut jugé et exécuté le 7 thermidor (25 juillet 1794).

C'est dans sa prison de St-Lazare (puis dans celle de la Conciergerie), avec le couperet de la guillotine déjà suspendu sur sa tête, qu'il écrivit ses plus beaux vers: les *Iambes*, cette *Jeune Captive* qui sont dans toutes les mémoires. Mais des manuscrits qui nous sont restés de lui, quelques-uns datent de sa prime jeunesse. A Londres, où il fut secrétaire de l'ambassadeur de France, en voyage, dans sa studieuse solitude de Versailles, qu'il préférait à Paris, partout nous le voyons jeter sur le papier des plans détaillés de vastes poèmes: l'*Hermès*, l'*Amérique*, des tragédies comme *Arminius*, des comédies aristophanesques, etc. Au milieu de tous ces projets où la mort le surprit, et dont les brouillons nous furent transmis pêle-mêle, fourmillent des milliers de vers, les uns isolés, les autres formant déjà des fragments, de splendides fragments des œuvres rêvées; enfin, dans ces essais,

se distinguent un certain — et trop petit — nombre de morceaux, quelques-uns longs de deux ou trois cents vers: l'*Aveugle*, le *Mendiant*, les *Elégies*, qui permettent déjà de saluer dans le jeune auteur un des grands poètes de la France, et surtout un poète unique pour son temps et pour son pays.

II.

Bien que ces fragments suffisent à faire un recueil assez volumineux, rien ou presque rien ne fut publié du vivant même du poète. Ce n'est qu'en 1819 que parut, préparé par un homme de lettres du nom de Henri S. Latouche, un tout petit volume timide, incorrect, plein de lacunes, d'où l'éditeur avait écarté les plus admirables vers de Chénier; car leur nouveauté hardie aurait effarouché le goût timide d'un public pour qui Delille était le grand poète du temps. Mais le plus grave défaut de cette première édition était d'être une édition falsifiée. Parfois, Latouche n'avait pas su déchiffrer l'écriture, il est vrai fort mauvaise, du génial prisonnier de St-Lazare, qui écrivait dans son cachot sur des chiffons ou sur d'étroites bandes de papier qu'il faisait parvenir à son père dans ses paquets de linge sale! C'est ainsi que, par la faute de Latouche, pendant un demi-siècle, les éditions successives de Chénier et les anthologies ont défiguré comme suit une des plus belles strophes des *Iambes:*

Quand au mouton bêlant la sombre bergerie
Ouvre ses cavernes de mort,
Pauvres chiens et moutons, toute la bergerie
Ne s'informe plus de son sort.

Ce troisième vers n'a aucun sens. Or, Chénier avait écrit:

Pâtres, chiens et moutons, etc.

Si l'on peut à la rigueur excuser l'éditeur d'inadvertances fort graves, mais involontaires, on ne saurait trop sévèrement qualifier les „corrections“ de toute nature dont il a sciemment mutilé, déshonoré, rendu méconnaissables les plus beaux morceaux de Chénier. Un seul exemple suffira à dénoncer tout l'odieux de pareilles falsifications.

Chénier, toujours dans ses *Iambes*, avait cloué au pilori les Jacobins de la Terreur par un mot d'une incomparable énergie:

Ces vers cadavéreux de la France asservie.

Latouche, sans scrupules, remplaça cette métaphore hardie par la platitude que voici :

Les tyrans effrontés de la France asservie.

L'édition de Latouche, suivie d'une autre, plus mauvaise encore, d'un certain Ch. Robert (1824) furent, hélas, les seules où le grand public pût lire les vers d'André Chénier jusqu'en 1862. Cette année-là, un homme de goût, doublé d'un fin critique, Becq de Fouquières, eut l'idée de recourir aux manuscrits pour rétablir les textes dans leur pureté intégrale. Par malheur, Becq de Fouquières ne put pas prendre connaissance de tous les papiers de Chénier, que le neveu du poète, Gabriel de Chénier, se réservait de publier lui-même, en 1874. Il le fit avec si peu de critique et même si peu d'intelligence que son édition fait l'effet d'un fouillis, d'un tout-y-va, où des fragments de l'*Amérique* sont confondus avec ceux de l'*Hermès*, où les *Idylles* chevauchent sur les *Elégies*... Tout était à refaire. Mais, par une étrange fatalité, d'autres tentatives de publications de ce genre (dont une de J.-M. de Heredia en 1907) furent arrêtées ou plutôt décapitées dès le premier volume par la mort des éditeurs. Enfin, M. Dimoff est venu...

III.

Le mérite de cette dernière édition, complète comme celle de Gabriel de Chénier, mais méthodique et judicieuse comme celle de Becq de Fouquières, paraîtra d'autant plus considérable que la tâche était plus malaisée. J'ai dit l'état de désordre des feuilles volantes, couvertes de ratures, surchargées de corrections parfois presque illisibles, qui, surnageant dans le déluge de sang de la Révolution, avaient porté par delà la mort la pensée et la fortune poétique d'André Chénier. Les divers éditeurs se sont évertués à mettre de l'ordre dans ce chaos ; mais, comme pour les *Pensées* de Pascal, chacun d'eux a eu sa méthode. Celle de M. Dimoff, au demeurant, n'est pas fort différente de celle de Becq de Fouquières et, sauf les réserves de détails auxquelles elle pourrait donner lieu, comme par exemple l'excès des subdivisions du premier volume, cette distribution des fragments de Chénier nous semble la meilleure possible.

Réservant pour le troisième volume les poésies dont la note est plus personnelle (*Elégies, Iambes,* etc.), M. Dimoff a consacré tout son premier volume aux *Bucoliques* de Chénier. Il range sous ce titre les idylles et fragments imités de l'antique, dont plusieurs sont depuis longtemps célèbres; c'est ainsi que, dans l'une des premières divisions du recueil, à laquelle il donne ce titre général: *Les Dieux,* nous retrouvons avec bonheur le splendide fragment où le poète s'adresse à Diane:

Salut, reine des nuits, blanche sœur d'Apollon!

et le morceau encore plus beau qui commence par ces vers:

Vierge au visage blanc, la jeune Poésie,
En silence attendue au banquet d'ambroisie...

Dans telle autre division brillent les grands poèmes tels que l'*Aveugle* (dans *les Chanteurs*) ou le *Mendiant (Esclaves et Mendiants)* ou la *Jeune Tarentine (Idylles Marines)* que la *Chrestomathie* de Vinet donne intégralement. Mais, parmi ces centaines de pièces ou de fragments divers, dont quelques-uns sont, hélas, réduits à un ou deux vers, semés le plus souvent de ci de là dans un plan en prose, je n'en citerai qu'un, dont la beauté nette de bas-relief antique donnera une idée de tous les autres:

Accours, jeune Chromis, je t'aime et je suis belle;
Blanche comme Diane et légère comme elle,
Comme elle grande et fière; et les bergers, le soir,
Quand, le regard baissé, je passe sans les voir,
Doutent si je ne suis qu'une simple mortelle,
Et, me suivant des yeux, disent: „Comme elle est belle!"

Si nous avions à faire l'examen critique de l'édition de M. Dimoff, nous signalerions tout ce qu'elle nous apporte d'inédit en fait de vers, de notes, de variantes d'André Chénier. Car le poète s'est relu, a raturé, ajouté, corrigé; et l'étude de ces variantes d'un grand artiste est du plus haut intérêt. Nous devons y renoncer pour nous contenter de rappeler que ce sont ces *Bucoliques, Idylles* et *Fragments* imités de l'antique qui ont fait considérer trop longtemps André Chénier comme un poète purement païen et purement imitateur des Anciens. Ce Chénier-là, c'est le jeune Chénier, qui, pour s'initier à l'art grec, moule étroitement son vers sur d'antiques modèles; c'est le grand poète qui se fait la main; mais, pour connaître le véritable Chénier, le Chénier

définitif et devenu un maître à son tour, il faut passer au deuxième volume du recueil de M. Dimoff, consacré aux *Poèmes*, aux *Hymnes* et au *Théâtre*.

Ces „poèmes", hélas, ne sont eux-mêmes trop souvent que des projets, des plans, des fragments. Voici d'abord un long morceau de près de quatre-cents vers et achevé celui-là, dont le titre est l'*Invention*. C'est un véritable „art poétique", plus libéral, plus puissamment et largement inspiré que celui de Boileau, et animé d'un beau souffle lyrique. Nous ne pouvons que renvoyer à la Chrestomathie de Vinet, revue par Rambert, qui, dans le Tome III, en donne les plus remarquables passages. On dirait le coup de clairon d'une *Marseillaise;* le jeune poète part pour la gloire comme les jeunes armées de la Révolution s'élançaient à la conquête de l'Europe.

> Changeons en notre miel les plus antiques fleurs.
> Oh! Si je puis, un jour . . .

Ce cri, ce vœu du jeune inspiré, c'était — il l'avoue — de faire une „vaste" épopée. Cette épopée a existé. Elle a existé, dans la noble tête qu'a tranchée la hache de la Révolution!

C'est l'*Amérique*. Seulement, chose curieuse, l'*Amérique*, semblable à une de ces boutures pleines de sève qu'on détache d'un arbre pour former un arbre nouveau, cette épopée ne devait, à l'origine, paraît-il, former qu'un épisode dans un autre grand poème de Chénier, un poème didactique, intitulé *Hermès*, et resté, lui aussi, à l'état de projet.

C'est l'*Hermès* qui, dans l'édition de M. Dimoff, fait suite à l'*Invention*. Les quelque soixante pages qu'il occupe ne nous en donnent, hélas, que le plan, distribué en quatre (ou peut-être cinq) chants, et de magnifiques fragments qui suffisent à annoncer ce qu'aurait été l'œuvre réalisée: peut-être un digne pendant du *De natura rerum* de Lucrèce.

Ce plan détaillé et ces fragments nous indiquent déjà clairement la pensée du poète. Il se proposait de chanter les origines et la formation du monde. Je dis formation et non pas création. Chénier, en effet, est un adepte enthousiaste de la science moderne jusque dans ses hypothèses les plus hardies; et, sans être

hostile au christianisme, comme nous le verrons, il reste, comme penseur, sinon comme artiste, étranger au christianisme.

Après avoir chanté la genèse mécanique de notre planète, Chénier passe à l'apparition de l'homme et des animaux sur la terre; puis à l'origine des religions, dont il parle comme les „philosophes" du dix-huitième siècle; puis aux progrès de la civilisation; enfin, au triomphe suprême de la science.

Cette analyse sommaire est forcément sèche; il faudrait étudier dans le détail les notes que Chénier a jetées sur le papier, où, à chaque instant, brillent des éclairs de génie:

> Au printemps
> Quand la terre est nubile et brûle d'être mère ...
> Et les vents et la mer se réjouissent et prennent part à cet auguste hymen du ciel et de la terre ...
> De sa puissante épouse emplit les vastes flancs ...

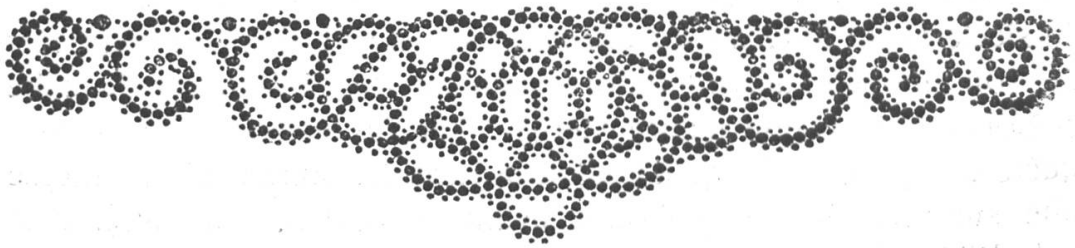
Dans l'*Amérique*, Chénier s'annonce comme un créateur, et même un puissant initiateur. On sait que l'ambition de tout le dix-neuvième siècle romantique a été de créer l'épopée, non plus d'une nation, non plus d'un héros particulier, mais de l'humanité. La *Légende des Siècles* est la réalisation la plus colossale et la plus réussie d'une idée qui n'était pas personnelle à Victor Hugo. Or, André Chénier devance à cet égard toute l'école romantique: cette Amérique où devait se dérouler l'action de son épopée, n'est-elle pas le rendez-vous de tous les peuples et de toutes les civilisations?

Si la plupart des épopées modernes ont sombré dans le ridicule, c'est parce qu'elles ont maladroitement copié les fables de la mythologie. Pour user du merveilleux des Grecs, il faut avoir, comme Chénier, une âme grecque. Or, ce qu'il y a de remarquable dans l'*Amérique* c'est que le poète a fort bien saisi, en outre, la beauté poétique du merveilleux chrétien. Un quart de siècle avant le *Génie du Christianisme* il sait, dans les fragments de son épopée, décrire pittoresquement les cérémonies du culte catholique en pleine nature vierge. Un des épisodes de la conquête espagnole, telle qu'il voulait la raconter, aurait été une messe dite sur une pile de tambours, avant le combat. En outre, c'est à la Bible elle-même qu'il voulait emprunter le merveilleux épique

propre à illustrer son récit. Témoin cette esquisse en prose où l'on entrevoit déjà de beaux vers à moitié dégagés de leur gangue:

„Dieu s'avance pour parler ... Il veut que tous les cieux fassent silence. Il s'assied sur le soleil ... Le soleil ne tourne plus sur son axe. Des anges courent en foule aux planètes qui leur sont confiées et les arrêtent dans leur course ... Tout l'univers est immobile. Dieu parle ... Et quand il a fini, les groupes d'anges ne retiennent plus les astres, ils se précipitent dans leurs orbites et continuent leur chemin à grand bruit, qui retentit dans l'espace ..."

Nous n'en pouvons dire davantage, non plus que des autres poèmes (*Suzanne*, etc.), qui achèvent dignement le deuxième volumes de l'édition Dimoff. Pour nous résumer, nous ne pouvons mieux définir Chénier qu'en l'appelant, toutes proportions gardées, le Goethe français. De Goethe il a l'universelle intelligence, l'esprit à la fois poétique et scientifique, et l'âme païenne. Il y a une étroite parenté entre les fragments de Chénier imités de l'antique et tant de petits morceaux, épigrammes et élégies de Goethe, comme *Anakreons Grab, Philomele, Spiegel der Muse, Alexis und Dora* ...

Cette parenté de deux génies qui ne se connurent point, est d'autant plus intime qu'ils furent contemporains. Au moment où la brillante éclosion de la littérature allemande, dans la seconde moitié du dix-huitième siècle, s'enrichissait de toute une renaissance du génie antique avec Winkelmann, avec Lessing, avec Goethe, la France, absorbée par d'autres tâches, délaissait le domaine de la beauté artistique. Seul, André Chénier se lève, de ce côté-ci du Rhin, pour tracer un sillon parallèle à celui des grands hommes de la jeune littérature allemande. Le couperet de Thermidor ne lui permit pas de le pousser jusqu'au bout, ce sillon où nous venons de montrer tant de germes brillants et quelques splendides épis déjà parvenus à maturité.

PARIS SAMUEL CORNUT